

## Le goût de la transcendance

**À** quoi bon les religions si elles ne nous élèvent pas ! J'ai la foi, je crois en Dieu, en son fils Jésus-Christ et il m'arrive de fréquenter les églises. Parmi mes amis, je compte bon nombre de prêtres et de moines. Chaque jour, je pratique zazen. Une heure durant, je me couche, la posture du lotus m'est impossible. Deux fois une demi-heure, je laisse les pensées, les émotions, l'angoisse, les rêves, les ambitions et la crainte naître, se manifester et mourir. Je



me rends sans lutter, disponible. J'essaie de me taire pour rejoindre le fond du fond où la joie et la paix nous précèdent. Les religions nous y conduisent pas à pas. Le Christ comme le Bouddha me nourrissent, l'un me prodigue l'amour, la foi, la confiance, l'autre la compassion, la non-fixation, le détachement. Mais faut-il les départager ? Chaque spiritualité, digne de ce nom, nous conduit à l'essentiel, nous rend plus généreux, nous affranchit.

Au lieu de prophétiser sur une religion idéale, je dois me souvenir que, si déjà les adeptes des différentes tradi-

tions réalisaient à fond un dixième des trésors que leur spiritualité recèle, le monde serait véritablement transfiguré. La religion rêvée pour moi, c'est avant tout celle qui se pratique, ici et maintenant. Certes, l'être humain reste ce qu'il est, rarement il ne se transcende tout à fait. Cependant, suivre le Bouddha, imiter le Christ, écouter l'appel de Mahomet, pour ne parler que de ces trois guides, rendrait assurément les terriens plus libres, fraternels et joyeux.

Hâtons-nous de mettre la pratique au milieu du village. Il s'agit aussi à mes yeux, et n'attendons pas cinquante ans pour cela, de réhabiliter le goût de la transcendance et du respect de ce qui nous dépasse. L'homme n'est pas le centre du monde malgré sa fâcheuse tendance à tout juger à l'aune de ses représentations. Me déplaisent souverainement les esprits semi-instruits qui savent et s'écrient au nom de Dieu. De même, m'insupportent ceux qui parlent du Très-Haut comme s'ils l'avaient rencontré la veille dans un pince-nez. Wittgenstein avait raison d'écrire : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.* » Je rêve d'une religion qui donne le goût du mystère. Dieu déborde, et de loin, nos catégories mentales. Et si ce goût du mystère pouvait s'étendre à autrui, ce serait, pour le coup, un miracle. Comme disait Emmanuel Lévinas : « *Rencontrer un homme, c'est être tenu en éveil par une énigme.* » Je rêve de religions qui respectent pleinement l'autre, qui éveillent aux fraternités. Nul besoin d'être grand clerc pour comprendre que je dépends d'autrui, que seul je ne suis rien.

Spinoza voyait la religion comme un « *asile de l'ignorance* ». Elles pourraient devenir davantage une école de vie et de solidarité. Et enseigner la valeur inconditionnelle de chaque être vivant, nous décentrer, nous déplacer de notre tendance congénitale à l'égoïsme. La transcendance demeure un sommet inconnaissable. Multiples sont les voies qui nous en rapprochent. Prétendre s'y installer, y planter sa tente définitivement et dès ici-bas, si j'ose dire, c'est nous enfermer dans des murs. Je rêve donc de religions qui invitent l'homme à se dépasser dans la générosité, la contemplation et la vérité. Être religieux, en un sens, c'est se tenir proche du réel, renoncer à le comprendre tout à fait, et s'émerveiller devant ce miracle quotidien : ouvrir chaque matin les yeux et regarder en face et avec joie notre impuissance à résoudre le mystère. ●

**Alexandre Jollien est philosophe. Parmi ses ouvrages, *La Construction de soi* (Seuil, 2006) et *Le Philosophe nu* (Seuil, 2010). Il vient de publier *Petit Traité de l'abandon* (Seuil, 2012).**